INAUGURATION DU BUSTE D'ALPHONSE MILNE-EDWARDS AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

LE MARDI 18 MAI 1909.

Le 18 mai avait lieu, dans la Galerie de Zoologie, l'inauguration du buste de feu Alphonse Milne-Edwards, membre de l'Institut, directeur du Muséum. Sur la demande de sa sœur, Mme E. Dumas-Milne-Edwards, la cérémonie revêtit un caractère de grande simplicité; M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur, représentant le Ministre de l'Instruction publique, quelques membres de l'Institut, ses anciens collègues, et des amis personnels, seuls avaient été conviés, mais le personnel du Muséum tout entier, professeurs, assistants, préparateurs, avaient tenu à honneur de se joindre à eux. Un seul discours, prononcé par M. Edmond Perrier, une allocution de M. Bayet, rappelèrent l'œuvre scientifique et la carrière administrative d'Alphonse Milne-Edwards; on pourra lire avec un grand intérêt l'éloge prononcé par M. Edmond Perrier; nous regrettons de ne pouvoir reproduire l'improvisation très appréciée de M. Bayet.

DISCOURS DE M. EDMOND PERRIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT, DIRECTEUR DU MUSÉUM.

Madame, Messieurs,

Au voisinage de cette effigie si ressemblante, si vraie, si délicatement fouillée dans le marbre comme un hommage de l'Art à la Science par un statuaire éminent, M. Marqueste, membre de l'Institut, les yeux cherchent involontairement d'autres traits illustres, ceux d'un homme qui a tracé dans la science un long sillage de gloire et qui l'a servie encore autrement que par ses travaux, en lui donnant son fils, ceux d'Henri Milne-Edwards. Nous manquerions de respect à la mémoire d'Alphonse Milne-Edwards si, au moment d'honorer son œuvre scientifique, nous n'évoquions pas le souvenir du père, dont il fut l'orgueil, et qu'il sut faire revivre parmi nous, non sans garder cependant une haute originalité.

Si le buste d'Henri Milne-Edwards ne se dresse pas aujourd'hui à côté de celui d'Alphonse, ce n'est pas — soyez-en bien assurés — que celui qui fut si longtemps le maître incontesté de la Zoologie française soit oublié au Muséum. Lui aussi reparaîtra bientôt dans ce palais où, grâce à la générosité de l'Administration des beaux-arts, il se retrouvera parmi les

grands hommes dont il fut l'émule, parmi les disciples qu'il a formés : les de Quatrefages, les Blanchard, les de Lacaze-Duthiers, d'autres encore qui ont comme eux et comme lui ouvert à la Science des voies nouvelles.

Mais Alphonse Milne-Edwards devait avoir ici une place particulière. C'est à lui que l'on doit l'admirable agencement de ces belles collections de Mammifères et d'Oiseaux qui émerveillent chaque semaine plus de dix mille visiteurs, et dans lesquelles, grâce à lui, les animaux ont été présentés non plus dans la monotone attitude où on les figeait jadis, mais avec toutes les allures de la vie et de la passion, en groupes dignes d'un Barye, d'un Cain ou d'un Frémiet.

Alphonse Milne-Edwards cachait, en effet, de charmantes qualités d'artiste et de poète sous ses calmes dehors de savant de race et de tradition, d'administrateur correct et avisé. Nous l'avons connu tout entier dans ces belles campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*, toujours d'humeur égale et enjouée, malgré le mal de mer, qu'il savait maîtriser, conteur exquis, homme du monde accompli, prévenant et dénouant, avec un tact que rien ne mettait en défaut, les menus froissements que la vie en commun du bord et la longueur de la route aiguisent si facilement entre des hommes d'origine et d'éducation différentes quand le commerce habituel avec des esprits d'élite ne leur a pas appris l'art difficile et précieux de se contenir assez pour ne jamais blesser personne. Nous avons pu voir alors ce qu'il y avait, dans ce corps si frêle en apparence, de courage, de volonté, de résistance à la fatigue, d'enthousiasme pour tout ce qui était grand et beau. Il avait, durant ces campagnes, galvanisé par sa tranquille, mais inlassable ardeur, tous ceux qui l'entouraient : marins, officiers et savants, et c'est le secret du brillant succès qui les couronna. Nul plus que lui ne payait de sa personne. A son retour de 4,000 mètres de profondeur, le chalut semblait-il menacé de retomber dans l'abîme, au cours de quelque manœuvre difficile; nous l'avons vu plus d'une fois courir sur le bordage, grimper dans les haubans comme un agile gabier, pour aider de son mieux à conjurer le péril.

A Ténériffe, profitant d'une courte relâche, nous avions voulu aller admirer cette manifique vallée d'Orotava, la plus belle du monde, dit-on, où vivent encore des dragonniers aussi vieux que l'histoire. Quand il se vit au pied du grandiose pic de Teyde, il jugea indigne d'une mission scientifique de paraître se désintéresser du géant des Canaries. Aucun de nous n'était préparé à une pareille ascension; ce fut en bottines vernies qu'il gravit les 3,711 mètres qui nous séparaient du cratère. Aux îles du Cap-Vert, une visite à l'îlot Branco, rocher isolé dans l'Océan, était sur son programme : il y avait là des Lézards qu'on ne trouve pas ailleurs et peut-être un petit monde spécial. Les vagues déferlaient sur l'îlot en volutes de 2 mètres ou 3 mètres de haut; un lieutenant de vaisseau envoyé en reconnaissance revint en déclarant tout débarquement à peu près impossible. Alphonse

Milne-Edwards déclara qu'il voulait aller se rendre compte par lui-même des difficultés. Quelques instants après, il sautait hors du canot et gagnait l'îlot à la nage. Ce n'étaient pas ses premières hardiesses; pendant le siège de Paris, lorsque les obus prussiens pleuvaient sur le Muséum, il força plus d'une fois l'admiration par le calme avec lequel il dirigeait de dangereux sauvetages.

Ce calme, il le portait dans toutes ses fonctions. Je ne crois pas que durant sa longue carrière au Muséum comme aide-naturaliste, professeur ou directeur, on l'ait jamais vu laisser paraître quelque violence. Sa parole courtoise et toujours mesurée comme ses actes, même dans les discussions où il était le plus directement intéressé, empruntait, à la façon même dont elle était contenue, un caractère de réflexion mûrie qui l'imposait; elle savait se faire enveloppante et pressante avec les humbles, persuasive et pénétrante avec ses collègues. Aussi son autorité s'exerçait-elle sans effort; il paraissait à tous l'administrateur infaillible, toujours exactement informé, toujours sûr de ses raisons et partout écouté.

Toutes les rares qualités, il les avait mises au service du Muséum, vers lequel, peut-on dire, se tournaient toutes ses pensées et qu'il aimait de cette tendresse filiale qu'on éprouve pour lui, si peu qu'on y ait vécu, non seulement parce qu'on sait quelles richesses y sont accumulées, mais surtout parce qu'on y est entouré et comme pénétré des souvenirs de ce qu'il y a de plus grand et de plus pur parmi les gloires scientifiques françaises et que ces souvenirs y ont créé une saine atmosphère de travail, de désintéressement et de progrès.

Alphonse Milne-Edwards fut introduit tout jeune dans ce Jardin des Plantes où il devait passer toute son existence. Il n'avait guère que 6 ans quand son père succéda à Audouin dans la Chaire d'Entomologie et vint habiter la maison de Cuvier. A 25 ans, il était Aide-Naturaliste de cette chaire et passa à celle de Mammalogie et Ornithologie, où Henri Milne-Edwards avait demandé à être transféré en 1862, après la mort d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. Agrégé, puis Professeur d'Histoire naturelle à l'École de Pharmacie, il devint, à son tour, en 1876, Professeur au Muséum, son père s'étant exclusivement consacré à cette époque à ses fonctions de doyen de la Faculté des Sciences. Il succédait enfin, en 1891, comme Directeur du Muséum, dans des circonstances presque dramatiques, à l'éminent chimiste Frémy, malheureuse victime de son dévouement au Muséum, de sa bonté et de son généreux optimisme. Successivement membre de la Société de Biologie, de la Société nationale d'Agriculture, de l'Académie de Médecine, de l'Académie des Sciences, du Conseil supérieur de l'Instruction publique, Président de l'Association scientifique qui précéda l'Association française pour l'Avancement des Sciences, du Comité des Travaux historiques, de la Commission des Missions, plusieurs fois Président de la Société de Géographie, attaché à une foule d'autres Sociétés

scientifiques qui se disputaient l'honneur de se parer de son nom, membre du Conseil de la Société d'Acclimatation, il s'ingéniait à faire tourner toute l'influence qu'il tenait de ces dignités au profit de la Science et de nos Collections nationales. C'est lui qui établit entre la puissante Société de Géographie, la Commission des Missions et le Muséum les relations cordiales qui n'ont jamais cessé et qui ont été si fécondes pour l'organisation des heureuses missions grâce auxquelles le drapeau français a flotté un peu partout dans le monde et tant de documents précieux ont été recueillis. Tous les corps auxquels appartenait Alphonse Milne-Edwards se sont fait représenter ici; tous auraient tenu à dire quelle place il avait occupé dans leur sein: par un sentiment de discrétion devant lequel il n'y avait qu'à s'incliner, M[me] Milne-Edwards-Dumas, qui porte deux noms également illustres et que nous saluons ici avec le plus profond respect, a tenu à ce que cette cérémonie fût aussi simple et aussi brève que possible. Le projet de perpétuer au Muséum, par un monument, le souvenir d'Alphonse Milne-Edwards fut d'ailleurs tout d'abord conçu par un groupe de ses admirateurs et de ses élèves. Nous devons remercier M. le Ministre de l'Instruction publique et M. le Sous-Secrétaire d'État des Beaux-Arts d'avoir revendiqué cette pensée et de nous avoir donné la belle-œuvre d'art que nous admirons aujourd'hui.

Les premières recherches scientifiques d'Alphonse Milne-Edwards remontent aux environs de 1860. Presque simultanément il publie, vers cette époque, des études sur la composition des os, s'engage dans des travaux de longue haleine sur l'anatomie des Oiseaux, sur le placenta des Mammifères, s'occupe de préparer une longue monographie de Crabes, si abondants partout et si variés, et appelle l'attention sur la présence dans les grandes profondeurs de la Méditerranée, de Polypiers, de Bryozoaires et de Mollusques vivant entre 2,000 mètres et 2,800 mètres au-dessous de la surface. Il ouvrait ainsi d'un seul coup toutes les voies dans lesquelles devait s'exercer son activité scientifique. Bientôt, dans ces directions si diverses, se succèdent des Mémoires nombreux, tous également remarquables par leur extrême précision, leur exactitude inattaquable et aussi l'extrême prudence avec laquelle leur auteur se garde des généralisations hâtives, des conclusions prématurées.

A ce moment, le livre de Darwin sur l'Origine des espèces venait de susciter dans le monde entier la plus vive émotion. La bataille était partout, les uns défendant le rigide édifice construit par Linné et Cuvier pour y disposer dans un ordre savant, mais glacial, toutes les productions de ce qu'il y a de plus mouvant et de plus actif dans le monde : *la vie;* les autres s'efforçant de le jeter bas, d'en disloquer toutes les parties, de rendre à la liberté tous ces êtres si méticuleusement enchaînés, montrant leur activité vertigineuse à se ruer les uns contre les autres pour la conquête de la vie, s'essayant à faire jaillir de cette lutte sans merci et tumul-

tueuse l'explication de l'ordre apparent que nous croyons voir dans un monde immobile, parce que notre courte vie ne nous permet de l'apercevoir que dans une durée pareille à celle d'un éclair et nous laisse ignorants des mouvements accomplis dans la nuit qui nous précède et dans celle qui nous suit.

A cette mêlée, Alphonse Milne-Edwards se garde bien de prendre part; il observe les combattants, marque silencieusement les coups, mais réunit avec patience les faits positifs qui le mettront plus tard en situation d'éprouver la solidité des arguments. Les recherches sur les Oiseaux fossiles commencées à Sansons, poursuivies à Saint-Gérand-le-Puy, lui montrent d'abord un fait inattendu qui aurait pu un moment décourager un zoologiste débutant, mais dont l'importance au point de vue de l'histoire de la vie est très grande. Tandis que, durant la période tertiaire, les Mammifères sont en pleine évolution et, après avoir fourni à Cuvier les matériaux de ses retentissantes découvertes sur les fossiles du gypse de Montmartre, ont mis entre les mains de ses successeurs et notamment de nos regrettés collègues Albert Gaudry et Filhol, de notre vaillant Professeur actuel de Paléontologie M. Boule. tous les éléments qui ont permis d'entrevoir la généalogie des espèces actuelles, les Oiseaux ont, à cette époque, achevé la leur. Les types constitués à l'époque tertiaire se sont conservés sans changements importants jusqu'à nos jours; beaucoup se sont, à la vérité, déplacés vers le Sud, mais d'autres n'ont même pas effectué ce voyage; à peine a-t-il fallu créer quelques genres nouveaux. Les modifications ne s'accomplissent donc pas avec une égale vitesse dans le règne animal. L'évolution des Oiseaux, peut-être rapide durant la période secondaire. quand ils apprenaient à voler, semble être arrivée à une sorte d'état d'équilibre durant la période suivante, et Lamarck en avait, semble-t-il, donné d'avance la raison : «Qui ne sent, dit-il, que les Oiseaux qui peuvent si aisément se déplacer et choisir les lieux qui leur conviennent sont moins assujettis que bien d'autres animaux aux variations des circonstances locales et par là moins contrariés dans leurs habitudes», habitudes dont les changements sont, suivant lui, les causes principales des modifications des animaux.

En revanche, si la faculté de voler a conservé si longtemps tant d'espèces d'Oiseaux, sa perte a été fatale à bien d'autres. Le grand Pingouin du Nord a disparu au cours du XIXe siècle; pour peu que les expéditions antarctiques se multiplient, le XXe verra sans doute la disparition des Manchots qui les représentent dans le Sud; Alphonse Milne-Edwards s'est appliqué à nous faire connaître dans le détail les diverses espèces d'Oiseaux quasiment aptères qui ont ainsi disparu durant la période historique: le Dronte, le Solitaire, l'Aphanapteryx, le Foulque, le Perroquet que Legnat avait encore vus à l'île Maurice, l'Æpyornis de Madagascar, les Dinornis géants de la Nouvelle-Zélande, etc. C'est principalement dans des îles isolées et peu visi-

tées que, vivant dans une tranquillité profonde, ces Oiseaux, devenus, peut-on dire, paresseux de leurs ailes, se sont peu à peu dégradés.

Mais comment y étaient-ils parvenus? La découverte de toute une faune disparue de l'île Rodrigue amène Alphonse Milne-Edwards à une conclusion d'une réelle grandeur et dont les géologues ont fait depuis plus d'une fois leur profit : ces îles, aujourd'hui isolées, qui furent autrefois habitées par une faune dont les accidents de naufrage ne suffisent pas à expliquer la variété, n'étaient-elles pas reliées jadis à des continents voisins? Ainsi, à l'occasion de ses travaux de détail, Alphonse Milne-Edwards pose une question de l'ordre le plus général. C'est le trait caractéristique des esprits supérieurs. Dans ses travaux monographiques qui paraissent le plus limités, les problèmes les plus hauts ne cessent de le préoccuper. Il ne néglige jamais de rechercher les rapports précis des animaux dont il révèle l'organisation avec ceux dont l'organisme est mieux connu. C'est ainsi que le Mesits, le Cona, le *Phodilus* et autres Oiseaux singuliers sont ramenés dans leur véritable famille comme le Dronte, dont on avait fait un Vautour et qu'il démontre n'être qu'un Pigeon colossal et grotesque. Cette détermination exacte des affinités n'était-elle pas la préface nécessaire de cette œuvre supérieure qui consiste à rechercher de quelles variations un type organique donné est susceptible et quelles influences sont capables de les produire?

Les mêmes programmes se retrouvent dans ses travaux sur les Mammifères, mais ici c'est à des formes vivantes qu'il s'adresse. Von Baër, Henri Milne-Edwards avaient jadis attiré l'attention sur la persistance des caractères que, dans un même ordre, présente le placenta : tous les Insectivores, tous les Rongeurs, tous les Singes, tous les Carnassiers, tous les Lémuriers, tous les Pachydermes, tous les Cétacés, les Siréníides ont la même forme de placenta; chacun de ces ordres constitue donc, à ce point de vue, un groupement naturel; et l'on peut penser qu'ils sont parents; il en est de même des quatre derniers. Mais, à ce compte, voilà de singulières parentés : les Éléphants, les Oryctéropes, les Damans ont la même forme de placenta que les Carnassiers. Qu'est-ce que cela signifie? Pour éprouver la valeur des rapprochements indiqués par le placenta, Alphonse Edwards cherche à déterminer, en s'adressant à lui, les affinités douteuses. On savait déjà que les Chameaux avaient un placenta de Pachyderme; il découvre que dans la famille des Ruminants, la plus ancienne après la leur, celle des Chevrotains, les *Hyæmoschus* et les *Tragulus* ont aussi un tel placenta, tandis que les Musca ont acquis déjà le placenta cotylédonnaire, caractéristique des autres Ruminants. On peut donc admettre que les Ruminants descendent des Pachydermes et notamment des Porcins, et un rameau généalogique intéressant se trouve ainsi construit. En revanche, les Lémuriens ou Maques de Madagascar, placés par Hæckel sur l'arbre généalogique des Singes et de l'Homme, ont un placenta de Pachyderme, et le rameau

généalogique construit par Hæckel se trouve remis en question. . . à moins que les diverses formes de placenta ne puissent se muer les unes dans les autres. Les Édentés viennent encore compliquer le problème : en étudiant leur placenta, Alphonse Edwards espère découvrir d'où ils viennent; mais ici, à sa grande surprise, chaque genre, pour ainsi dire, a sa placentation particulière, et l'on peut se demander si cet ordre n'est pas placé à une sorte de carrefour où se seraient croisés les Mammifères venant de points divers et n'ayant en commun qu'une sorte de sénilité congénitale.

Plus d'une fois, les zoologistes ont ainsi réuni sur des ressemblances superficielles des animaux au fond très différents, souvent modifiés dans le même sens par un genre de vie commun. Dans ses belles études sur les Mammifères de Madagascar, publiées dans le splendide ouvrage consacré à la grande île par M. Alfred Grandidier, dans ses recherches sur les Mammifères recueillis en Chine par M. Fontanier et surtout par le missionnaire explorateur Armand David, Alphonse Milne-Edwards en signale d'autres exemples : si les Lémuriens ne sont que de faux Singes, quelque chose comme les Pachydermes arboricoles, des Rongeurs très divers ont pris, en fouissant la terre, une singulière ressemblance avec des Taupes. Il signale d'autre part, à diverses reprises, combien il est dangereux de juger des Oiseaux sur leur extérieur.

Dans ces recherches sur la faune chinoise ressort encore un conseil de prudence à l'adresse du géologue qui, prenant les êtres vivants pour thermomètres, disserte sur les modifications subies par les climats durant les périodes géologiques. Le premier essai de ce genre, tenté par Cuvier, fut singulièrement malheureux : de ce que des Éléphants, en chair, avaient été trouvés gelés et admirablement conservés dans les glaces de la Sibérie, il avait cru pouvoir conclure que la Sibérie avait instantanément passé d'un climat torride à un climat glacial; ce fut l'origine de la légende des révolutions du globe et des cataclysmes universels, présentée avec une éloquence si désastreuse pour les progrès de la Géologie par le grand naturaliste. Ces Éléphants, les Mammouths, étaient, on le sait aujourd'hui, simplement protégés contre le froid par une épaisse et douillette fourrure. La température, en effet, ne règle pas, autant qu'on le croit d'ordinaire, la distribution géographique des organismes. Dans les froides montagnes situées à l'Est de la province de Tché-Li vivent côte à côte avec des sortes de Marmottes, les Spermophiles, un Singe, de grandes Panthères, un Tigre identique à celui du Bengale. C'est un assemblage analogue à celui qui, dans les temps quaternaires, mélangeait dans la vallée de la Vézère les animaux actuels des tropiques et ceux des pôles.

A ses savantes *Recherches sur la faune des régions australes*, qui obtinrent de l'Académie des Sciences le grand prix de Sciences physiques, A. Milne-Edwards a donné pour épigraphe cet aphorisme : «*Dans les Sciences naturelles, l'examen comparatif des faits fournis par l'observation est*

préférable aux vues de l'esprit». Buffon avait dit autrefois : «Rassemblons des faits pour nous donner des idées.» En réalité, la méthode est la même, et malgré la modestie de sa formule, le jeune lauréat de l'Académie ne compare lui aussi les faits que pour en tirer des idées qui ne manquent pas de hardiesse. D'où proviennent les animaux qui peuplent aujourd'hui telle ou telle région du globe? Ont-ils été créés sur place ou ne seraient-ils que des émigrants perpétuels, se modifiant en cours de route suivant les circonstances et prenant aux étapes principales où ils s'arrêtent plus longtemps, une physionomie particulière en raison de laquelle nous leur donnons un nom nouveau? Alphonse Edwards se décide pour cette dernière alternative. Il explique ainsi que tant de points du globe présentent des espèces différentes dans le menu de détail, mais évidemment parentes. Elles jalonnent la route de grandes migrations dont il précise les points de départ, dont l'étendue dépend des moyens de locomotion des êtres qui les accomplissent, des obstacles qu'ils ont rencontrés, des facilités d'existence qui les ont retenus, des conditions climatériques des régions qu'ils ont atteintes et qui ont empêché ou favorisé leur acclimation. Depuis le début de ces migrations, bien des fois le monde a changé : des pays aujourd'hui réunis étaient jadis séparés; d'autres se sont disjoints; il y a eu des effondrements et des soulèvements; l'analyse comparative des faunes permet de reconstituer tout un passé du globe qu'aucune histoire ne saurait conter.

Tous ces grands travaux sur les animaux supérieurs ne font pas oublier à Alphonse Milne-Edwards qu'il avait débuté dans la carrière scientifique comme Aide-Naturaliste de la Chaire d'Entomologie. L'habituelle ténacité de son caractère ne lui permet pas d'abandonner l'étude des Crustacés vivants ou fossiles parmi lesquels les Crabes , en raison des innombrables variations de détail qui accommodent leur type fondamental toujours respecté à toutes les conditions d'existence que le globe peut présenter, excitent tout particulièrement son intérêt. Il avait découpé leur image si polymorphe dans tous les Mémoires où il l'avait rencontrée; il avait méthodiquement classé toutes ces figures dans des albums où venaient s'intercaler toutes les récentes découvertes, de sorte qu'il avait constamment à sa disposition une iconographie complète de ces animaux. C'est là un exemple frappant de cet ordre méthodique qu'il apportait en toute chose et qui augmente si singulièrement la puissance de travail de ceux qui savent s'y astreindre.

Les dragages du *Travailleur* et du *Talisman* lui fournirent la plus ample moisson de Crustacés nouveaux. Quand il se vit débordé par leur nombre, il fit appel à la collaboration d'un jeune savant qu'il initia à l'étude délicate de ces animaux dont le riche système d'appendices donne prise à tant de variations diverses; ce jeune savant s'est illustré depuis dans cette branche de la Science; c'est notre collègue, confrère et ami, M. Eugène Bouvier, l'un des derniers de cette phalange des disciples qui

ont achevé leur formation dans le modeste Laboratoire de Zoologie anatomique de la rue de Buffon, ont rempli de leurs travaux les Annales des Sciences naturelles et ont gardé le culte d'un maître qui ne les abandonnait jamais.

Dans cette voie de l'Entomologie, Alphonse Milne-Edwards eut d'ailleurs comme toujours la main heureuse. On sait avec quel éclat il confirma la paradoxale découverte par Richard Owen de l'inclusion du système nerveux central et des principaux nerfs des Limules à l'intérieur de leur artères.

Cependant la découverte des animaux des grands fonds de la Méditerranée, faite dès 1861, par Alphonse Milne-Edwards avait peu à peu ému le monde des naturalistes. Ces animaux étaient fixés sur les fragments d'un câble télégraphique rompu qu'on avait dû relever; de tels accidents ne se produisent heureusement pas tous les jours; celui de 1861 eut cette conséquence heureuse de démontrer irréfutablement que les marins qui, dans des sondages hardis, avaient ramené des animaux vivants des profondeurs variant de 400 mètres à 2000 mètres, ne s'étaient pas trompés. Ossian San entreprit de scruter le fonds des fjords de la Norwège; en Angleterre, Wyville Thomson, William Carpenter, Gruyn Jeffreys, en Amérique, Louis Agassiz, le comte de Pourtalès, Steindachner, Alexandre Agassiz, surtout organisèrent de véritables explorations des grands fonds. L'enthousiasme grandissait devant les découvertes qui se succédaient rapidement; on allait jusqu'à espérer que les animaux des anciens âges surgiraient vivants du fond des abîmes.

Sous cette poussée, l'Angleterre organisait une puissante expédition autour du monde, l'expédition aujourd'hui célèbre du *Challenger*, et un modeste savant de Bayonne, le Marquis de Folin, affirmant la richesse de la Fosse profonde de Cap-Breton, non loin de nos côtes, réclamait que la France initiatrice ne se laissât pas encore une fois dépasser. Henri et Alphonse Milne-Edwards se considérèrent comme engagés d'honneur. Ils employèrent toute leur influence à obtenir l'organisation de ces belles expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*, admirablement préparées jusque dans les moindres détails mécaniques et conduites avec la plus entraînante énergie par Alphonse Milne-Edwards. Aucun de ceux — nous ne sommes que trois aujourd'hui — qui l'ont suivi dans ces campagnes n'oubliera la vaillance avec laquelle, sous le soleil de tropique, il maintenait tous les courages, donnait l'exemple d'un labeur incessant et suscitait pour le monde nouveau arraché des abîmes l'enthousiasme même des matelots émerveillés. Les officiers qui ont, à cette époque, prêté à la science le précieux concours de leur expérience et de leur dévouement, gardent, nous le savons, un souvenir ému de ces beaux jours: ils comptent parmi nos plus fidèles amis, et ce serait une ingratitude que de ne pas prononcer aujourd'hui tout au moins les noms de ceux qui furent leurs chefs : M. le Vice-Amiral Richard et M. le Capitaine de vaisseau Parfait.

Il me reste à dire, Madame et Messieurs, toute la reconnaissance de cette maison pour l'œuvre bienfaisante qu'Alphonse Milne-Edwards y a accomplie. Au moment où le vote unanime et spontané de ses collègues l'appela à présider leur Assemblée, le Muséum était en pleine crise. Il a su maintenir l'ordre dans ses finances, inspirer partout la confiance dans ses destinées, conquérir la bienveillance efficace des Pouvoirs publics et conduire d'une main si sûre et si légère la barque qui lui était confiée que jamais l'harmonie, mère de la prospérité, n'y fut troublée. Entre toutes les branches du personnel scientifique, il sut même établir un lien nouveau en créant la Réunion mensuelle des naturalistes, où chacun vient amicalement exposer ses travaux et ses découvertes, où les voyageurs viennent faire le récit de leurs explorations devant un auditoire qui ne leur ménage ni la reconnaissance, ni les applaudissements. Le *Bulletin mensuel* du Muséum, autre création qui fait connaître dans le monde scientifique l'activité cachée des laboratoires, est devenu l'organe aujourd'hui fort recherché de ces assises fraternelles.

Au moment où l'extension de nos colonies créait de nouveaux devoirs au Muséum qui, depuis sa fondation, leur a rendu tant de services, un esprit aussi avisé que celui d'Alphonse Milne-Edwards ne pouvait manquer de voir combien serait féconde une collaboration plus étroite de l'établissement dont la gloire lui était si précieuse avec le personnel colonial. Rien n'est plus suggestif à cet égard que ses publications sur les relations du Muséum avec les colonies, sur les avantages que la métropole d'une part, les colonies de l'autre, en ont tirés. Ces relations, il a cherché par tous les moyens de les étendre; elles deviendraient particulièrement étroites et fécondes si les idées qu'il préconisait en 1898 et que sa maladie l'a empêché de faire triompher étaient enfin mises à exécution.

Mais il avait encore une idée plus haute du rôle du Muséum. Si cette maison a tenu une si grande place dans l'histoire de progrès de la Science et de la Philospphie, c'est, pensait-il, qu'elle est toujours demeurée, depuis sa fondation, la maison de l'observation directe, celle où les choses s'accumulent pour laisser peu à peu dégager de leur sein les leçons grandioses qu'ils contiennent. Pour la maintenir à la hauteur de cette mission, il voulait en faire le centre où les explorateurs seraient toujours assurés de trouver tout prêts à être utilisés les précieux enseignements de leurs devanciers; il les y attirait par le plus bienveillant accueil, fréquentait leurs réunions, suivait avec le plus grand soin les plus humbles comme les plus retentissants résultats de leurs expéditions, s'efforçait de mettre en relief leur dévouement qui si souvent va jusqu'à l'héroïsme, et agrandissait ainsi à la surface du globe tout entier le rayonnement de la Science française. Diriger l'exploration du monde, concentrer pour les étudier toutes ses productions afin de préparer, suivant la formule de Haeckel, la solution des énigmes toujours renouvelées qu'il nous pose, tel était pour lui le

rôle primordial du Muséum. Il nous a légué, comme un idéal, ce rêve de grandeur.

Vous avez été, Madame, le dernier témoin de cette belle, vaillante et trop courte existence. Au lendemain de la perte bien inattendue d'une compagne qui était, elle aussi, de la maison et que tout le monde y vénérait, vous êtes venue, frappée vous-même dans vos plus chères affections, auprès de votre frère. On dit que vous aimiez à alléger sa tâche matérielle: en tout cas, vous lui avez prêté cette assistance morale nécessaire plus qu'on ne croit à tous ceux qui portent une lourde responsabilité.

Permettez que je vous dise que le Muséum tout entier vous en garde une vive reconnaissance.

Edmond Perrier.

COMMUNICATIONS.

Collection d'Oiseaux de Cuba acquise par le Laboratoire d'Ornithologie du Muséum,

par A. Menegaux.

M. P. Serre, vice-consul de France à la Havane, a bien voulu servir d'intermédiaire pour l'achat de cette intéressante collection qui renferme de nombreux types spéciaux à Cuba et dont plusieurs manquaient au Muséum. Elle comprend 56 espèces et 103 spécimens tous étiquetés avec soin et par conséquent accompagnés de renseignements précis sur les localités, la couleur, les dates de capture, le sexe, etc. [1].

1. Buteo latissimus (Wils.), ♂, ♀.
2. Cerchneis sparverius dominicensis (Gm.), ♂♂, ♀♀.
3. Gymnasio Lawrencii (Scl. et Salv.), ♂, ♀.
4. Glaucidium siju (d'Orb.), ♂♂, ♀.
5. Strix flammea pratincola Bp., ♀.
6. — furcata Tem., ♂.
7. Prionotelus temnurus (Tem.), ♂♂, ♀.
8. Todus multicolor Gould, ♂, ♀.
9. Melanerpes superciliaris (Tem.), ♂♂, ♀.
10. Xiphidiopicus percussus (Tem.), ♂, ♀.

[1] L'étude de cette collection sera publiée dans le numéro de juin de la *Revue française d'ornithologie.*